

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Page 208 comporte une numérotation fautive: p. 280.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DEUX DUCHESSES

PREMIERE PARTIE — L'AMOUR... OU LA VIE!

XV.—OU BENARD S'ATTRIBUE TOUT LE MÉRITE DU SUCCÈS

—Imbécile! Tiens, sais-tu pourquoi j'ai tardé si longtemps à venir, quand tu m'as fait demander?

—Non.

—C'est que je travaillais au bonheur de ces deux enfants qui s'adorent. Je jouais le rôle de la Providence, en chambre, en préparant régulièrement toutes les pièces qui établissent le décès du nommé Louis Clermont trouvé mort dans la pampa.

Cuchillo le regardait avec stupeur.

—Tu ne comprends pas?... C'est pourtant d'une simplicité admirable. Écoute.

Et le bandit, tranquillement, minutieusement, expliqua à son compagnon le plan qu'il avait exposé à sa femme, et dont il avait déjà commencé l'exécution.

—De la sorte, conclud le faux intendant, tout devient facile. Le jeune homme n'a plus rien à te raconter... Tu es censé ignorer mon existence, Mlle Annette satisfaite te bénit, et mon fils, uni à la prétendue fille, devenu désormais un complice,

se laisserait couper en morceaux plutôt que de dire un mot qui pût nuire à notre fructueux commerce.

—En effet, répliqua Cuchillo avec une involontaire admiration pour cet esprit audacieux et fertile en ressources,

Il poussa un soupir de soulagement et, pour un instant, son front soucieux se rasséréna.

Annette, du moins, serait heureuse, et l'on sait que le bonheur de la fille de son frère était un des buts de sa vie auquel il tenait le plus.

Il ne pouvait effacer le passé... Il ne pouvait faire que l'horrible drame accompli dans la pampa n'eût pas eu lieu — ce drame qui empoisonnait son existence et livrait son cœur régénéré aux plus atroces argoises, aux remords les plus déchirants.

Mais il pouvait donner un peu de bonheur à cette jeune fille dont la vue le torturait, et il lui semblait que, par là, il rachetait, dans la mesure du possible, le crime involontaire, inconscient, dont il s'était rendu coupable envers elle.

—Ce qui m'amuse, poursuivit Louis Clermont avec une expression de cynisme triomphant, c'est de constater que tous les hommes se valent. Voilà M. Gaston, mon fils. Il faisait le puritain et le dégoûté. Il ne parlait que de devoir et d'honneur... On eût dit qu'il allait tout briser... qu'il mourrait plutôt que de faire un accroc, si petit qu'il soit, à ce qu'il appelait son honneur... Des lâches!... Tout cela parce qu'il croyait son mariage impossible. Je n'ai eu qu'à lui prouver qu'il pouvait prendre la



Carmencita se montra aussitôt dans l'entrebâillement de la tent

petite et sa dot... et il est devenu souple comme un gant. On eût juré qu'il allait envoyer papa à l'échafaud, et il devient son complice. Ah! j'en rigolerai longtemps!

On sait que le bandit se trompait.

Gaston n'avait pas cédé aux calculs lâches, égoïstes, intéressés, que lui attribuait son père.

Il avait accompli son devoir, en révélant la vérité à Annette ; mais les contre-révélation d'Annetto changeaient complètement la situation.

Le devoir, à présent, c'était d'arracher la jeune fille à ce milieu infâme, d'unir leurs deux destinées marquées du même sceau, et, sans accepter une portion quelconque d'une fortune qu'ils repoussaient tous les deux, d'aller, au loin, faire souche d'honnêtes gens.

Lorsqu'il était rentré chez sa mère, cette dernière, avec une angoisse indicible et mille précautions, avait raconté à Gaston la visite de son père, et lui avait exposé ses propositions, fait connaître son plan.

Ce récit avait achevé de dissiper chez le jeune homme les derniers doutes, s'il avait pu en garder.

—Annette avait raison, pensa-t-il. Elle m'a dit :

« Les paroles de ton père prouvent qu'il y a entente avec le duc, et qu'ils ont trouvé quelque moyen d'assurer notre mariage. »

Les propositions de Clermont arrivaient si juste à point, répondaient si bien aux prévisions de Mme de Kandos, qu'il n'y avait plus à hésiter.

—J'accepte ! dit-il à Mme Lapierre stupéfaite, et, en même temps, avouons-le, heureuse de cette brusque résolution, qui correspondait aux secrets desirs de sa faiblesse maternelle.

—Le voilà sauvé, et il ne pleurera plus !

Ce fut là son premier sentiment, celui qui domina tous les autres.

—Chère mère, ajouta Gaston, ne m'interroge pas ! ne cherche pas à savoir les motifs qui dictent ma conduite, si dissemblable en apparence de ce qu'elle devrait être.

Pour l'unique fois de ma vie, j'aurai un secret pour toi... c'est que ce secret n'est pas le mien.

Gaston ne se croyait pas le droit de redire, même à sa mère, ce que lui avait confié sa fiancée.

N'était-ce pas à elle seule qu'il appartenait de faire cette confidence, si elle le jugeait utile ou convenable ?

—Je te sais homme d'honneur, bon et courageux, répondit Mme Lapierre, en le serrant dans ses bras ; garde donc ton secret, mon enfant.

Pourvu que tu bénisses enfin la vie, qui a été si dure pour toi, jusqu'à présent, que m'importe le reste ?

C'est alors que Gaston avait écrit la lettre dont nous venons de prendre connaissance.

—Cette affaire est arrangée, conclut Louis Clermont, en s'adressant au faux duc. Du côté, plus de dangers, ni de orsintes.

Il reste la Mariquita. Il faut que je la retrouve, que je la voie ! Laisse-moi aussi arranger cette affaire.

. Tu t'en trouveras bien.

XIV

OU LOUIS CLERMONT CROIT DE PLUS EN PLUS EN LA PROVIDENCE

Louis Clermont ne flânait pas, lorsqu'il avait quelque idée en tête.

Aussi, dès le lendemain matin, partait-il à la recherche de la Mariquita.

Quels projets roulait-il dans son cerveau fécond, et comment espérait-il arranger ou dénouer une situation aussi tendue ?

Nul n'aurait pu le dire, et, peut-être, lui-même, ne le savait-il pas au juste.

Il voulait la voir, tâter le terrain, connaître d'une façon nette de quel danger les menaçait cette nouvelle complication si imprévue, prêt à se décider, suivant la circonstance ; mais résolu, à coup sûr, à ne reculer devant rien, pour parer au péril, sauver la position qu'il avait conquise, on se rappelle à quel prix.

Oependant, jusqu'à nouvel ordre, il ne nourrissait aucun projet violent ou malveillant contre la Marquesa.

Pourvu qu'elle n'exigeât pas d'argent qui eût entamé sa part ; pourvu qu'elle gardât le secret sur le passé de Cuchillo et sur celui de Bernard l'intendant, il était disposé à lui faire toutes les concessions imaginables et à entrer en arrangements avec elle.

Sa recherche fut plus longue et plus pénible qu'il ne se l'était imaginé d'abord.

Il n'est point facile de trouver quelqu'un dans Paris, quand on ignore absolument son adresse, et qu'on ne peut mettre personne dans sa confidence.

Mais le vieux forgeron était doué d'un flair particulier et d'une sorte de divination en ses sortes d'affaires.

Puis le hasard le servit.

Il s'était dit que la Marquesa, n'ayant plus d'argent et tenant à rester inconnue, puisqu'elle poursuivait une vengeance secrète, au moment de son arrivée à Paris avait dû choisir un quartier retiré et peu fréquenté d'un certain monde, et c'est dans ce sens qu'il dirigea ses recherches.

Il savait aussi qu'elle avait avec elle un nègre, le duc de Kandos lui ayant parlé de Mono et de son rôle, lors de l'incendie du chalet habité par la créole, à Buenos Ayres.

Ce fut là ce qui le conduisit à découvrir la retraite de la veuve de Paul de Kandos.

Depuis trois jours, il parcourait Paris, étudiant surtout les rues un peu retirées, lorsque, en passant sur le pont d'Austerlitz, il aperçut un noir assez jeune, et d'aspect vigoureux et résolu.

Il le suivit, le vit entrer dans une maison de la rue Ouvier, y entra derrière lui, s'informa au près de la concierge et apprit avec joie qu'il touchait enfin au but.

—Décidément la providence continue à me faire risette ! se dit-il en riant.

Et, sans hésiter, il monta et sonna à la porte de l'appartement de Mme Dolorès de Los Rios.

Mono, car c'était bien lui, y avait pénétré quelques minutes auparavant.

—Où est la maîtresse ? demanda-t-il vivement à la Carmencita, qui était venu lui ouvrir.

—Dans son boudoir ! répondit la petite China.

—Va lui dire que je désire lui parler.

—C'est que je crois qu'elle fait sa sieste, et je n'ose la réveiller.

Il était, en effet, midi.

Il faisait chaud, et la Mariquita avait conservé l'habitude des gens de son pays de dormir une partie de la journée.

—Il le faut pourtant ! répliqua Mono.

La china n'insista pas davantage, et, marchant doucement sur la pointe du pied, elle gagna le fond de l'appartement, souleva une portière, et se trouva dans la pièce où nous avons aperçu Mariquita pour la première fois.

L'admirable créature était, en effet, étendue sur le divan que nous connaissons, vêtue d'un léger peignoir de soie, sans manches, qui moulait son corps magnifique ; mais elle avait les yeux grands ouverts, et ne dormait pas, bien qu'elle gardât une immobilité absolue.

Ses cigarettes, éparées sur une petite table, reposaient à portée de sa main, et il était visible, que, contrairement à toutes ses habitudes, elle n'y avait point touché.

Son fier visage, d'ailleurs, plus pâle encore que de coutume, portait la trace évidente d'une grande fatigue et de douloureuses insomnies, et elle semblait plongée dans une profonde préoccupation.

Carmenita, constatant qu'elle était éveillée, s'avança vers elle, doucement, avec une sorte de timidité, et s'arrêta à deux pas, attendant qu'elle l'interrogât.

Mais la Marquesa ne parut pas s'apercevoir de sa présence.

—Maîtresse ! dit alors la suivante d'une voix contenue.

Mariquita ne fit pas un mouvement.

—Maîtresse ! répéta la China, en élevant un peu la voix.

Même silence, même immobilité.

Alors, la petite « Sang mêlé » s'agenouilla, et, saisissant le bas du peignoir, de sa main mignonne, le tira doucement.

Mariquita tressaillit, comme si on l'arrachait à quelque rêve, se redressa et aperçut enfin Carmenita.

—Pourquoi me déranges-tu ? lui dit-elle avec une colère, en rapprochant ses noirs sourcils. Que me veux-tu ?

—Maîtresse, c'est Mono qui désire vous parler. Il m'a dit qu'il « fallait » qu'il vous vît à l'instant.

La oréole tressaillit encore.

—Ah ! fit-elle vivement. C'est différent.

Qu'il vienne !

Et elle se rejeta de nouveau en arrière, sur les coussins du divan, pendant que Carmenita s'éloignait rapidement.

Deux secondes après, Mono entra dans le boudoir, s'avancait vers sa maîtresse, s'agenouillait devant elle et portait à ses lèvres charnues la main fine et blanche qu'on lui laissait prendre.

—Eh bien ? dit-elle, en l'interrogeant de ses prunelles sombres, encore plus que de la voix.

—Louis Clermont me suit.

—Tu en es sûr ?

—Absolument, maîtresse.

Depuis trois jours, selon tes ordres, je n'ai pas perdu de vue l'hôtel occupé par Cuchillo.

Les deux premiers je ne me suis pas montré à Louis Clermont, qui sortait dès le matin et ne rentrait que le soir.

Je voulais, d'abord, m'assurer si c'était bien toi qu'il cherchait, puis il n'aurait pas osé au hasard d'une rencontre si rapide.

—Ainsi, murmura la Marquesa d'un ton étrange, ce n'est pas même « lui » qui me cherche... c'est l'autre !

Un nuage passa sur son front.

Peut-être allait-elle ajouter quelques paroles, quand un coup de sonnette retentit à travers de l'appartement.

—Tu entends, maîtresse ? s'écria Mono. Le voici ! Que faut-il faire ?

—L'introduire ! répliqua résolument Dolorès de Los Rios. Mono était déjà debout.

—Seulement n'oublie pas de le faire passer...

—Je sais, maîtresse !

Et Mono disparut.

Il arriva à la porte, au moment où Carmenita ouvrait au visiteur, et se trouva en face de Louis Clermont.

—C'est ici que demeure Mme de Los Rios ? demanda celui-ci, qui avait pris sa figure la plus avenante.

—Oui, monsieur, fit Carmenita.

—Est-elle visible ?

La petite China se retourna vers Mono, comme pour savoir ce qu'elle devait répondre.

—La maîtresse est visible, répliqua Mono.

Qui doit-je annoncer ?

—Monsieur Bernard, l'intendant du duc de Kandos.

—C'est bien, monsieur, veuillez me suivre.

Et, passant devant pour lui montrer le chemin, Mono ouvrit la porte de la salle à manger où pénétrèrent les deux hommes.

Cette pièce était encombrée de malles et de caisses, les unes à moitié pleines d'effets, de linge et des divers objets qui constituent la garde-robe d'une femme, les autres déjà formées.

Partout, dans cette pièce, régnait le désordre d'un déménagement.

—Que monsieur veuille bien attendre, une minute, reprit Mono, je vais annoncer.

Et il laissa Louis Clermont seul.

—Oh ! oh ! j'ai fait ce dernier, dès que le nègre fut sorti. Que signifie cela ?

Il jeta un rapide regard autour de lui, inspectant ce désordre avec la vélocité et la netteté d'un commissaire-priseur.

—Est-ce qu'elle déménage ?

Il s'approcha, à pas de loup, des malles ouvertes.

—Hum ! fit-il, l'emballement est trop sérieux pour un simple déménagement.

Tout à coup, son œil errant aperçut, sur une caisse, solidement clouée, une plaque de cuivre, au-dessous de laquelle on avait écrit quelques lignes avec un pinceau.

Il s'élança en avant, mieux, bondit de ce côté, et, se penchant avidement, il lut écrit en espagnol :

« SENORA DOLORÈS DE LOS RIOS »

sur la plaque de cuivre, puis au-dessous, récemment tracée, les mots suivants :

BUENOS-AYRES, LA PLATA (VIA INGLATERRA)

—Oh ! oh ! murmura Louis Clermont, est-ce qu'elle retournerait là-bas ?

Diable, cela ferait joliment nos affaires !

Brave fille ! Je l'embrasserais volontiers pour cette sage résolution qui simplifierait tout.

Mais, s'il en est ainsi, jouons serré, et n'en ayons pas l'air trop satisfait.

Au contraire... je la connais...

Elle serait capable de changer d'avis.

Quand Mono rentra pour avertir le visiteur que sa maîtresse était prête à le recevoir, Louis Clermont considérait attentivement une gravure pendue au mur, et qui représentait un combat de taureaux à Séville.

XVII

ROULÉ !

—Maîtresse attend Monsieur, dit le nègre, en affectant le parler des gens de sa couleur, comme il faisait chaque fois qu'il se trouvait en face d'un étranger.

—Je te suis, mon ami, répliqua l'intendant avec empressement.

Les deux hommes traversèrent un salon qui était presque aussi encombré que la salle à manger, et révélait, à n'en point douter, la résolution arrêtée d'un départ pour les lointains pays. et Mono, soulevant la portière, Louis Clermont se trouva en face de Mariquita.

Elle avait allumé une cigarette et la fumait, nonchalamment étendue sur un divan.

— « Buenos dias, amigo, » lui dit-elle en espagnol, en lui tendant d'un air riant sa main souple aux doigts ronds et fins.

Cet accueil, si différent de celui qu'il prévoyait ou plutôt qu'il redoutait, car il est toujours imprudent de prévoir avec une femme, ravit le vieux bandit.

— Allons ! se dit-il mentalement, cela va bien.

— Carajo ! reprit-il tout haut. Je vous découvre enfin. Ce n'a pas été sans peine.

Mais je suis plus que payé de toutes mes fatigues, en vous retrouvant toujours belle et charmante.

C'est que nous sommes de vieux amis et que j'ai toujours eu un faible pour vous.

Mais quelle diable d'idée de nous cacher votre adresse !

— Ah ! mon cher, répliqua Mariquita, tu sais bien ce qu'il se passa.

J'adore Cuchillo.

J'arrive à Paris pour le venger, comme il m'avait vengé.

— Oui, il m'a tout raconté.

— Je le trouve vivant et marié.

Le coup a été dur.

— Bast ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Il n'a pu faire autrement...

C'est malheureux, je ne dis pas non... mais il y a toujours moyen de s'arranger...

— C'est vrai ! Seulement, il ne m'aime plus.

Clermont dressa l'oreille avec inquiétude.

— Voilà le cap des tempêtes ! pensa-t-il. Tenons-nous bien et voyons-la venir.

Pendant qu'il s'apprêtait à recevoir l'assaut de reproches, de larmes et de menaces qu'il attendait, la Marquessa, au lieu de poursuivre son discours, se tut brusquement et frappa trois fois dans ses mains.

Clermont se leva vivement, ne sachant à quel motif attribuer ce geste de son interlocutrice ; mais il se rassura promptement en voyant apparaître Carmenoita dans l'entre-bâillement de la tenture.

— La maté ! fit la oréole.

— Ah ! ah ! s'exclama l'ex-gaúcho d'un air de plus en plus riant et décidé à ne pas attaquer le premier le sujet qui le préoccupait, je vois que vous n'avez pas oublié vos bonnes habitudes américaines.

— Ma foi, non. Je ne suis nullement devenue parisienne... et ce n'est pas la peine d'y essayer à présent.

— Ceci est une allusion à un prochain départ ! se dit Clermont in petto.

Et un doux frisson de joie lui courut le long de l'échine.

Carmenoita était rentrée avec l'appareil à maté.

Elle l'offrit, d'abord à Mariquita, qui aspira lentement la brûlante infusion, en pressant de ses lèvres rouges le long tube d'argent plongé dans la calabasse ornée de riches arabesques.

La petite China resta droite et immobile, près de sa maîtresse, et le vieux forçat, assis intrigué et complètement dérouté par ses allures tranquilles, gardait le silence, craignant de commettre une imprudence par une parole quelconque, de réveiller, comme on dit — « le chat qui dort. »

Mariquita, ayant aspiré tout le contenu de la calabasse, la rendit à Carmenoita qui prit, sur le plateau qu'elle avait apporté, une cafetière pleine d'eau bouillante, et en versa une partie sur ces feuilles encore parfumées de l'YERBA chère aux Argentins.

Ceci fait, elle offrit le récipient à Olormont, qui se mit, à son tour, à presser de ses lèvres le tube d'argent.

— On se croirait à Buenos-Ayres, dit-il entre deux gorgées. L'impatience commençait à le gagner.

Ce n'était pas pour prendre le « maté » qu'il était venu rue Ouvrier, que, depuis trois jours, il cherchait, avec tant de persévérance, le domestique de la veuve de Paul de Kandos.

— Buenos-Ayres, répéta la Porténa, en se renversant sur ses coussins et en ramenant ses bras blancs sous sa tête, où ils firent ressortir l'ébène de son abondante chevelure : je vais y retourner.

Louis Clermont manqua de lâcher la calabasse et avala une gorgée de travers.

— Ah ! vraiment ?

En effet... en traversant l'appartement, j'ai vu des préparatifs de départ...

J'ai cru que vous déménagiez...

— Non, je pars.

A quoi bon rester ?

Que ferais-je ici ?

Paris ne me rappelle que de mauvais souvenirs.

C'est là que j'ai épousé Paul de Kandos, que j'ai vécu avec lui.. Et je le haïssais... tu le sais, Clermont.

— J'y reviens, continua la Mariquita, et je trouve l'homme que j'aimais, le seul que j'ai aimé jamais, uni à une autre femme, m'ayant oublié...

Alors, je vais essayer de l'oublier.

Puis, je n'ai plus la sou... et où n'est pas à Paris qu'on vit sans argent.

— Nous y voilà ! pensa Louis Clermont.

— Eh bien, je comprends votre susceptibilité, fit-il vivement. Moi, je n'ai jamais aimé. Chiffonner les « Louis XV », tant qu'on voudra... mais s'empêtrer dans une passion... pas si bête.

Seulement, si j'avais aimé, par hasard, et qu'on ne m'eût pas aimé... ça n'aurait pas été long, je le sens...

J'aurais dit bonsoir à la donzelle, et j'aurais cherché ailleurs.

— Ainsi, reprit la Mariquita, en fixant sur lui ses prunelles sombres. Il ne m'aime plus du tout ? C'est bien fini ?

— Oh ! je ne dis pas ça, répliqua l'ami de Cuchillo, sentant qu'il avait été trop loüé.

La preuve c'est que je vous ai cherché... et que ce pauvre Cuchillo est au désespoir de la façon dont vous vous êtes quittés.

La Marquessa éteignit son regard.

Louis Clermont rendit l'appareil à maté à Carmenoita qui se retira comme elle était entrée, sans bruit, et sans qu'il fût possible de deviner si elle avait compris ou même entendu un mot de cette conversation.

— Il paraît que la duchesse est charmante, continua tranquillement la Marquessa.

— Peut-être cela dépend des goûts. Je la trouve fade !

— Ce pauvre Cuchillo ! Il a été bien malheureux en me retrouvant.

Il me fait pitié, quand il a dû m'avouer son mariage.

Pauvre ami ! Il a bon cœur. Cela le désolait de me désoler. Si je restais, nous nous ferions souffrir mutuellement, sans profit...

Je ne suis pas femme à partager avec une rivale... et dans sa position... je comprends ses hésitations... et ses regrets... Si je restais ici, près de lui... j'arriverais à le haïr...

J'aime mieux garder un bon souvenir... de mon unique amour... bien refroidi, néanmoins... et retourner là-bas.

—Qu'y ferez-vous ?

—Oh ! je ne sais !

Elle sourit en le regardant.

—Votro question n'est pas galanté, ajouta-t-elle.

Je n'ai plus de voix... mais je suis encore belle... tous mes adorateurs ne m'auront pas oubliée ou remplacée définitivement comme M. le duc de Kandos.

—Voilà une femme que je comprends, se disait Clémont à part lui. Son amant la lâche... Eh ! bien, elle en prendra d'autres.

A la bonne heure ! L'amour, quelle blague !

La conversation continua sur ce ton, pendant près d'une demi-heure, rassurant, puis ravissant Louis Clémont.

—D'ici huit jours, je serai parti, dit elle finalement.

—Oh vous reverra ?

—Sans doute. Tu viendras bien me faire tes adieux, « amigo ».

—Carajo ! Je le crois bien. Je vous accompagnerai au chemin de fer, et même plus loin, jusqu'au port d'embarquement... Où vous embarquez vous ?

—Au Havre.

—Eh bien, j'irai au Havre, avec vous... et... si vous avez besoin d'une dizaine de mille francs... vous savez, comptez sur moi.

—Je les rattraperai à Cuchillo, conclut-il mentalement.

—Merçi ! J'ai de quoi payer le voyage. Et là-bas...

—Oh ! là-bas, les piastres pleuvront sur vous. Ainsi donc, à bientôt, c'est entendu. Je reviendrai d'ici deux ou trois jours.

—« Hasta la vista » répondit Mariquita en lui donnant de nouveau sa main, qui était quelque peu glacée.

—Ma vieille, dit Louis Clémont à Cuchillo lorsqu'il fut de retour à l'hôtel du duc, et qu'ils se trouvèrent seuls, je ne comprends pas ceux qui blaguent la Providence.

Il y en a une ! C'est certain...

Et tu as plus de chance que n'en méritent tes niaiseries.

La Marquesa part... Avant huit jours, je l'embarque au Havre pour la Plata.

Sauvés ! Merci, mon Dieu !

XVIII

OU LA PROVIDENCE EST SORTIE

Un certain calme était rentré dans le cœur de presque tous nos personnages, et, depuis bien longtemps les divers habitants de l'hôtel loué par le duc de Kandos ne s'étaient sentis aussi bien disposés envers la vie.

Annette savait que Gaston avait écrit à son père, et que le duc avait fait la meilleure des réponses à l'homme qu'elle aimait. Son mariage était convenu officiellement.

Encore quelques semaines, et elle serait la femme de Gaston, et elle quitterait avec lui cette maison où elle avait tant souffert, où elle ne s'était jamais plu, malgré l'affection sincère qu'elle portait à la petite duchesse.

Pour Mlle de Kandos, tout disparaissait devant ce grand bonheur.

Elle vivrait près de son mari, près de Mme Lapierro, et la douleur que lui causait la situation de Jeanne, disparaissait presque, noyée sous l'immense joie dont son cœur était inondé à cette seule idée.

Après tout, elle ne sait rien, et il semble l'aimer, se disait-elle dans son égoïsme de jeune fille amoureuse.

Gaston aussi, malgré de sourdes inquiétudes et comme de vagues remords de la sorte de complicité qu'il avait acceptée avec son père, vivait dans une véritable extase.

La lutte était finie, et les yeux fixés sur le bat prochain, il ne voyait plus rien, ni en deçà ni au-delà.

Sa fiancée était heureuse : sa mère aussi...

Il allait épouser celle qu'il avait cru perdue à jamais pour lui... N'y avait-il pas de quoi griser sa jeunesse ?

Quant à Cuchillo, il commençait aussi à se remettre de tant et de si cruelles secousses.

Annette mariée, c'était, pour lui, le plus grand des soulagements ; c'était la réalisation d'un des rêves, d'un des devoirs de sa nouvelle existence, de son cœur régénéré par la douleur et par l'amour.

Il lui semblait qu'en assurant le bonheur de la fille de Paul de Kandos, de la fille de son frère, il rachetait en partie le sang versé par lui dans les circonstances que l'on connaît et dont le souvenir empoisonnait et torturait son existence.

D'un autre côté, Mariquita, d'après ce que venait de lui rapporter Louis Clémont, allait partir, retourner à Buenos-Ayres, toute consolée déjà de sa déception.

Que pouvait-il désirer de mieux ?

Certes, il lui conservait un tendre souvenir, plein d'affection dévouée.

Certes, il eût voulu lui témoigner, par des faits, la réalité de ces sentiments, et il souffrait un peu de la voir partir ainsi, sans espoir de la revoir ; mais il se disait qu'il la suivrait de loin, et que si jamais elle avait besoin de lui, il saurait bien trouver le moyen de lui prouver la sincérité et l'ardeur de cette amitié reconnaissante qui avait succédé, chez lui, à l'ancien amour, plus pur et plus frais.

En attendant, le départ et la résignation inattendue de la Marquesa le délivraient de la plus affreuse des angoisses, de la plus terrible des menaces.

Désormais, sa vie allait devenir facile et simple.

Jeanne était sauvée.

Elle serait heureuse, et, pourvu qu'elle le fût, ne serait ce pas toujours assez ?

Quant à la petite duchesse qui ne vivait que par le cœur, pour aimer, pour être aimée et répandre ses grâces tendres et son héroïsme de bonté sur ceux qui l'entouraient, elle avait vu le visage de son mari plus calme ; elle voyait le visage d'Annette riante, et cela avait suffi pour remplir son cœur de joie.

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

Le volume intitulé « Le Duc de Kandos » étant la première partie de ce feuilleton, nous le donnons gratuitement à tout nouvel abonné d'une année.

A NOS ABONNÉS

Avec ce numéro, nous envoyons les comptes à nos souscripteurs dont le terme est expiré, les priant de bien vouloir nous en faire parvenir le montant par le retour de la maille.

Bon nombre, soit négligence ou mauvaise volonté, n'ont pas répondu à nos demandes répétées et se sont laissés arriérés de plusieurs mois, voir même au-delà d'une année. Nous les prions de ce, encore une fois, de se rappeler que l'abonnement est strictement payable d'avance, et nous espérons qu'ils s'empresseront de faire droit à notre juste réclamation.

LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE — VENISE

XV

— Il a gagné, il a ramassé une somme considérable dont il est porteur : il a chassé la pauvre marquise, après l'avoir trafiquée après lui en esclave.

Une fois propriétaire de cet argent qu'il ambitionnait, il est venu directement en Italie et par le chemin le plus court. Il arrive ce matin ; il a des moyens puissants puisque'il a beaucoup d'or.

« Vous vous rappelez ses menaces : je ne suis pas tranquille, et je ne vous quitterai pas jusqu'à ce que...

— Quoi ?

— Jusqu'à ce que vous n'ayez plus rien à redouter.

Amaranthe, en ce moment, ne craignait rien ni pour elle ni pour sa sœur : elle se sentait protégée par un pouvoir supérieur ; mais elle tremblait pour Armand. Il avait rompu son ban de reconnaissance ; il venait braver l'homme auquel il devait la vie et la liberté. Cette fois, il ne serait pas le plus fort.

— Ayez pitié de lui ! mon ami, dit-elle, répondant à sa pensée.

— Je suis responsable de vous et d'Aurore devant Dieu et devant ma conscience. Je vous donne ma parole de ne pas attaquer ; mais, à la moindre démarche de sa part qui puisse nous atteindre l'un ou l'autre, je ne ménagerai plus rien.

— Et il ne se cache pas ? reprit la comtesse.

— Et il ne se cache pas ? Cet homme est bien impudent ; il se montre à vous, il va le front levé lorsqu'une condamnation pèse sur lui ; il sait de quel endroit il a été tiré, et il n'a pas peur qu'on l'y replonge. C'est un cœur d'acier.

— C'est une nature admirable à laquelle la culture seule a manqué ; son éducation lui a à peine appris la différence du bien et du mal ; ses passions indomptables l'emportent et il obéit.

— Triste obéissance ?

— Aurore ne doit pas sortir, n'est-ce pas ?

— Aurore sortira, au contraire elle ne changera rien à ses habitudes : la surveillance doit être occulte pour être fructueuse ; autrement on lui cache tout et elle devient inutile.

— Je vais veiller moi-même...

— Non, je ne le veux pas ! Vos femmes et les siennes, à la bonne heure, et sans un instant de relâche.

« Cette nuit même il cherchera à s'introduire : le temps est propice aux amoureux. Les mesures sont prises, ne vous tourmentez pas.

— Et lui !

— Lui ? ah ! ma bien aimée, j'ai besoin de me rappeler mes promesses à cette étrange persistance. Lui, il réglera son sort, il dépendra de lui seul.

Un domestique se présenta et remit une lettre au comte. Un messager l'apportait à l'instant même à travers ce déluge de pluie : ce devait donc être une nouvelle d'importance.

Andrea la décacheta sur-le-champ.

— Faites chauffer et sécher cet homme et qu'il m'attende, répondit-il.

— Eh bien ? eh bien ?

— Je ne me trompais pas : cette nuit même Aurore sera prévenue que le jour est arrivé. On a surpris une lettre, on le veille, on le guette, on le conduira ici dès qu'il paraîtra.

— Mon Dieu !

— Je serai là, mon ami. Messer Grando nous donne des hommes sûrs : un d'eux est établi sur le balcon même d'Aurore, derrière les caisses de fleurs. Il ne peut nous échapper, et tout ce passera, je l'espère, entre nous, de manière à ce que le secret ne se divulgue pas.

La comtesse était en proie à l'agitation la plus vive ; elle marchait convulsivement ; elle se reprochait d'avoir permis à sa sœur de la quitter ; elle la voulait près d'elle : elle s'élança pour aller la chercher.

Le même domestique apporta de nouveau une lettre.

— Le messager a oublié celle-ci pour monseigneur, dit-il.

Andrea rompit le cachet et lut la singulière épître que voici :

« Salut à la République de Venise, à toute la seigneurie et au comte Dandolo particulièrement. J'ai été condamné et je n'ai point subi ma peine, je me suis enfui et je suis revenu, j'ai fait une promesse et je la tiendrai. Lorsque vous lirez ces lignes, Aurore sera déjà en mon pouvoir. »

Le comte ne put s'empêcher de sourire et de lever les épaules de pitié.

— Le fat ! l'insolent ! poursuivit-il.

Il reprit sa lecture :

« Vous mettriez vos alguazils en mouvement quo cela ne servirait à rien. Vous ne me prendrez plus comme l'année dernière : je suis riche, je suis habile et je vous échapperai. »

— C'est ce que nous verrons.

« La partie est engagée entre nous ; les enjeux sont sur la table. Vous vous croyez sûr du succès ? Attendez. C'est une guerre à mort, c'est une lutte dans laquelle un de nous succombera ; un pressentiment me dit que ce ne sera pas moi.

« Au revoir, quand et comme il me plaira ! »

— Qu'allez-vous faire, mon ami ? lui demanda timidement la comtesse, qui n'avait pas cessé de pleurer pendant cette lecture.

— Le temps de la clémence est passé, la jactance de cet homme me lasse. Pardonnez-le-moi, mais il ne restera pas libre trois heures : je serais coupable d'agir autrement.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la comtesse, ai-je le droit de m'y opposer.

Le comte appela ses gens et fit demander l'espion qui attendait ses ordres. L'espion était parti. Il envoya chercher ceux qui rôdaient autour de la maison ; on n'en trouva pas un seul.

Inquiète, madame Dandolo, courut à l'appartement d'Aurore. Rien n'y était dérangé : ses femmes et ses domestiques dormaient dans l'antichambre ; sa camériste favorite, reposait, selon sa coutume, sur un lit de camp, au pied du sien.

Mais Aurore n'y était plus !

Son lit en désordre attestait pourtant qu'elle s'était couchée, et sur la table se trouvait un billet ouvert, renfermant ces quelques mots :

« Il m'appelle, je le suis. Adieu ! »

La comtesse, au désespoir, s'élança dans la galerie en appelant son mari d'un accent plein de larmes. Il accourut :

— Qu'est ce ? qu'y a-t-il ?

— Aurore est partie ! Aurore est enlevée ! Qu'on la cherche, mon ami, au nom du ciel, et si vous ne voulez pas que je meure !

— Le misérable, il avait raison ! s'écria le comte. Oh ! je le trouverai, je le trouverai ! Mon amie, ne craignez rien, je le trouverai !

XVI

Un soir de juillet, par un de ces temps adorables qui rendent

heureux de vivre même ceux que les souffrances détachent de la vie, une barque assez pesamment chargée tournait la pointe de Torro et se disposait à entrer dans le second bassin du lac de Como.

L'air était pur et transparent comme du cristal ; pas un nuage ne voilait l'azur du ciel, éclairé par les teintes roses du couchant ; les montagnes étalaient leur belle verdure, et les villas de marbre dormaient paresseuses au bord des eaux.

Cependant une circonstance étrange semblait avoir paralysé ce pays, ordinairement si gai et si plein d'animation.

Les portes étaient closes ; pas un paysan, pas un pêcheur ne se montrait ; les bateaux restaient dans la darse, les troupeaux dans les étables.

Un sommeil de plomb s'était étendu sur la contrée. Les oiseaux même participaient de cette terreur : à peine les attendait-on gazouiller dans le feuillage.

Un bruit inaccoutumé frappait les échos des montagnes : c'était un roulement lointain et incessant comme celui du tonnerre.

De temps en temps il s'affaiblissait pour se rapprocher ensuite, et retentir avec un fracas assourdissant jusque dans les cavernes les plus reculées.

La guerre et ses horreurs approchaient de ces vallées paisibles ; la main de l'homme allait détruire ce que la main de Dieu avait fait si splendide. Nous ne savons pas jour de ses bienfaits, et nous ne les paierons jamais que d'ingratitude.

La barque que nous avons signalée avançait péniblement. La tente était baissée : un seul rameur, placé à la plus longue extrémité, tournait autour de deux ou trois larges malles posées à la hâte l'une à côté de l'autre.

A un coup de canon plus fort, une femme souleva la voile et dit au rameur d'un ton d'impatience :

—Stefano, nous ne marchons pas, il nous sera impossible d'atteindre notre destination.

—Eccellenza, je le sais bien ; mais qu'y puis-je faire ? Cette barque est lourde ; je suis seul ; les eaux sont épaissies. Oh ! si j'avais une de nos gondoles sur les lagunes, vous verriez un autre mouvement !

—Quo devenir, mon Dieu ! quo faire ? Ma sœur est inanimée, elle souffre horriblement. Elle supplie qu'on la débarque, mais où ? je ne vois personne nulle part, la frayeur chasse tout le monde ; nous allons indubitablement périr.

—Ah ! si monseigneur était là, il m'aiderait, lui !

—Hélas ! répliqua la femme, où sont-ils en effet ?

—Marchons de notre mieux, madame, Dieu ne nous abandonnera pas.

—Sommes nous loin encore ?

—Ah ! bien loin, je crois : Ne voici que le second bassin, et cette maison est entre le troisième et le quatrième ; jamais je ne pourrai aller jusque-là sans me reposer.

—Eh bien ! je t'aiderai ; veux-tu ?

—Oh ! Eccellenza ! vous ?

—Montre-moi seulement.

—En aurez-vous la force ?

—Je l'aurai !...

Le batelier secoua la tête.

—Vous ne ferez pas avancer la barque d'une brasse par quart d'heure. Vos mains ne sont pas faites pour cette besogne-là.

Un cri poussé dans la cabine rappela la comtesse Dandolo, qu'on doit avoir reconnue, près de sa sœur, étendue sur des matelas, respirant à peine et se plaignant d'une voix déchirante.

—Qu'y a-t-il encore ? demanda Amaranthe en se penchant sur la malade en essayant de soulever sa tête endolorie, que voulez-vous, ma bien aimée Aurora ?

—Oh ! je veux mourir ; voilà ce que je désire, que je demande à Dieu qui m'écoute, à vous qui m'avez tuée !

—Reprenez courage, enfant, ne blasphémez pas la bonté de Dieu ni ma tendresse : elle et moi, nous vous avons sauvée, croyez-le.

—Je souffre ! je souffre !

—Luiza, couvrez un peu les pieds de votre maîtresse, donnez-lui ce cordial qui ordinairement la soulage.

—A quoi bon tout cela, si vous me clouez sur cette barque maudite ? Descendons, ou je me jette dans le lac !

—Stefano, aborde ce village, à la droite ; peut-être y trouverons-nous des secours, dit la comtesse d'un ton résigné.

—Allons, madame !

Il vira le cap sur le village, et après quelques efforts, il toucha enfin une plage assez unie, où il amarra son bateau.

La comtesse marcha en avant pour chercher un gîte, entreprise assez difficile puisque les maisons semblaient inhabitées et que pas un être vivant ne se montrait aux alentours.

Elle frappa en vain à plusieurs portes : nul ne répondit. Elle appela tout aussi inutilement ; enfin comme elle avisait le clocher de l'église et le presbytère à côté, elle entendit entrouvrir une fenêtre.

Le visage placide d'un prêtre se montra ; elle lui fit signe. Il regarda avec précaution ; lorsqu'il fut certain qu'elle était seule, il ouvrit tout à fait sa croisée.

—Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

—Des étrangers qui cherchent un asile pour une jeune fille malade.

—D'où venez-vous ?

—De Venise.

—Combien êtes-vous ?

—Deux femmes et nos domestiques.

—Comment vous appelez-vous ?

—La comtesse Dandolo.

—Vous n'avez point de mari ?

—Il est en fuite d'un autre côté ; il doit nous rejoindre.

—Où allez-vous ?

—A Balbianino, sur ce lac.

—Ah ! vous connaissez la marchesa Bressa ?

—Nous allons chez sa belle-fille d'après son invitation.

Ces questions étaient dictées au curé par une gouvernante d'âge canonique, se dissimulant derrière lui et semblant craindre infiniment pour sa sûreté et pour celle de son maître.

Un colloque s'établit entre eux à voix basse, la comtesse en attendit le résultat.

—Les Français vous ont-ils proscrits ?

—Non, nous ne les avons pas même vus.

—Et la sérénissime république ?

—Encore moins.

—Et le magnanime empereur ?

—Pas davantage.

Malgré sa tristesse, madame Dandolo ne put s'empêcher de sourire.

—Alors, pourquoi vous sauvez-vous ?

Cette question très-simple embarrassait la jeune femme, qui hésita une minute.

Toutes ses réponses étaient transmises et commentées. On

attendait celle-ci comme complément, elle s'en aperçut, et prenant son parti, elle dit :

— Pourquoi fermez-vous vos portes ?

L'argument était sans réplique, Aussi la gouvernante opinait-elle pour qu'on introduisît les suppliants, et le bon pasteur, inspiré par son premier ministre, cria d'un ton de condescendance :

— Attendez, on va vous ouvrir.

La comtesse fit signe au reste de la caravane, elle s'avança jusqu'à la porte où la dame Evrard du lieu la reçut avec force révérences et force insinuations curieuses.

Elle y répliqua comme de droit.

Mademoiselle de Sainte-Même fut apportée, on la coucha dans un excellent lit, en face d'une croisée donnant sur le lac, et le souper fut servi en un clin d'œil.

Aurore, épuisée s'endormait, sa cœur se mit à table avec le charitable prêtre et la dame Jacinta, qui n'accepta pas sans beaucoup de façons, et le repas se trouva admirablement préparé, parfaitement servi et assaisonné de vin excellent.

Ce village et le presbytère en particulier étaient charmants. La maison dominait un grand jardin en terrasse, comme presque tous ceux du lac de Como; on découvrait le bassin tout entier de cette position élevée, et les fleurs, les haies, les plates-bandes, les citronniers chargés de leurs neiges blanches, formaient un bouquet de parfums si envoiements !

La solitude et la tranquillité de cette retraite devaient faire envie à une âme fatiguée du monde, fatiguée de souffrir.

— Qu'on est bien ici ! dit-elle.

— Babirabico, où vous allez, est plus beau encore, répondit le curé.

— J'ai entendu vanter, en effet, la position de cette villa; elle est pittoresque et magnifique.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne maintenant à ce journal reçoit, gratuitement, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Une dame disait à Alexandre Dumas :

— Je me demande, en vérité, pourquoi le bon Dieu a inventé les hommes.

— Madame, pour empêcher les femmes de s'assassiner.

* * *

Au café :

— Garçon, renportez ce bock, la bière est trouble.

Le garçon, sans s'émouvoir :

— Vous faites erreur, monsieur. C'est le verre qui est sale, mais la bière est très bonne. Goûtez plutôt !

* * *

— Mon cher ami, prête-moi cent francs.

— Cent francs ?... Que comptes-tu en faire ?

— Je dois payer aujourd'hui même deux cents francs, et je n'ai que la moitié de la somme.

— Qu'à cela ne tienne ! Compte tes cent francs devant une glace et ton créancier croira voir deux cents francs, puisqu'il en verra cent dans la glace.

— Le moyen est bon, mais...

— Mais quoi ?

— Je n'ai pas ceux de la glace !

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Volcurs, Le Trésor de Strongsey; Les Héritiers du Poignard, et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Intendant; L'Amour à l'Épée; Un Noviciat; historiettes, etc.
- 3.—Le Duc de Kandos, L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat, etc.
- 4.—Les Aventures du Capitaine Vatàn; La Dame de Pique; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge; La Demoiselle du Cinquième; Le Crime d'un autre; etc.
- 6.—La Fille de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat.
- 7.—Les Meurtriers de l'Héritière; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., EDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Uraig, Montréal.